
Noblesse et esprit chevaleresque dans l'écriture de soi. Les *Mémoires* de Saulx-Tavannes, Caumont la Force et Bassompierre (XVI^e-début XVII^e siècles)

Coline Berkese



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/12310>

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2018

Pagination : 285-297

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Coline Berkese, « Noblesse et esprit chevaleresque dans l'écriture de soi. Les *Mémoires* de Saulx-Tavannes, Caumont la Force et Bassompierre (XVI^e-début XVII^e siècles) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 97/2 | 2018, mis en ligne le 18 juin 2019, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/12310>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Noblesse et esprit chevaleresque dans l'écriture de soi. Les *Mémoires* de Saulx-Tavannes, Caumont la Force et Bassompierre (XVI^e-début XVII^e siècles)

Coline Berkese

- 1 Au XVI^e siècle, la définition de la noblesse comme corps social original semble de plus en plus affirmée, œuvrant à tracer une limite de moins en moins poreuse entre elle et le reste de la société. Si la question de l'étanchéité de ce groupe peut être reconsidérée¹, il faut rappeler les trois points fondamentaux autour desquels prétendent et gravitent les représentants de la noblesse de la première modernité. Préposée à l'excellence et aux fonctions élevées, la noblesse fait « profession d'armes »², fonde sa définition sur la pureté de son extraction dont elle tire sa prééminence (en bref, la transmission des qualités des parents aux enfants)³ et se reconnaît dans un système de valeurs et de vertus à respecter, personnifier et perpétuer, issu d'un imaginaire ancien mais durable, l'imaginaire chevaleresque. Le second ordre suppose donc une entreprise de *conservation* (principe d'hérédité, de valeurs) et de *distinction*, parce que censé représenter un modèle de perfection, différent et proche d'un idéal humain reconnu collectivement comme tel⁴.
- 2 Cependant, le temps est aux paradoxes. Les guerres d'Italie célèbrent la figure du preux chevalier et sont l'occasion rêvée pour la gentilhommerie européenne, alors désireuse de réitérer la geste des héros courtois et de porter très haut son nom au rang des immortels, de récolter quelques miettes de gloire, quand bien même l'heure est aux feux de l'artillerie, préférés à la fougue cavalière. Bientôt, les guerres civiles de la seconde moitié du XVI^e siècle laissent un goût amer et décrédibilisent la noblesse qui a fatalement échoué dans sa mission protectrice. De surcroît, elle perd progressivement son influence auprès du roi de France qui compose assez librement son environnement

curial et s'entoure d'hommes de robe plus dociles, plus compétents⁵, alors même que la monarchie prend progressivement des tours absolutistes.

- 3 Pour autant, l'imaginaire chevaleresque n'a jamais été aussi vivace⁶. Pour certains gentilshommes, il s'agit de faire résistance aux évolutions de leur siècle en se tournant vers le passé, en recherchant activement la cohérence de leur groupe et en se réfugiant dans ses valeurs traditionnelles. Ce passé correspondrait à un âge d'or mythique et également à leur propre vécu. Aussi la noblesse du XVI^e siècle construit-elle sa propre légende par la rédaction de *Mémoires*, objet « hybride »⁷ oscillant entre discours personnel et récit historique, et qui sont « écrits par ceux qui ont eu part aux affaires ou qui ont été témoins oculaires, ou qui contiennent leur vie ou leurs principales actions » (selon la définition d'Antoine de Furetière). En adéquation avec l'évolution de la notion d'individualité, le genre des « Mémoires d'épée » naît véritablement au milieu du XVI^e siècle selon Marc Fumaroli⁸ et se situe à la croisée d'une tradition à la fois ancienne – les *Commentaires* de César – et moderne – les *Mémoires* de Commynes –, tout en s'inscrivant dans la lignée des récits héroïques médiévaux.
- 4 Le choix des auteurs répond à deux impératifs : leur disparité de profil et leur échelonnement dans le temps pour englober un long XVI^e siècle. Gaspard de Saulx-Tavannes (1509-1574), dont les *Mémoires* sont écrits par son fils Jean, participe aux guerres d'Italie et se voit décoré par Henri II de l'ordre de Saint-Michel en 1554 à l'issue de la bataille de Renty, puis est fait maréchal de France en 1570. Fervent catholique, il est l'un des investigateurs du massacre de la Saint-Barthélemy. Jacques-Nompar de Caumont la Force (1558-1652), protestant pour sa part, est le témoin malheureux de la mort de son père et de son frère aîné durant la nuit du 24 août 1572. Il réchappe au massacre et entre au service d'Henri de Navarre, devenant son familier, avant d'assister, impuissant, à son assassinat. Enfin, François de Bassompierre (1573 ?-1646), issu d'une noble famille allemande, fait ses armes aux côtés des deux premiers Bourbons. Fin diplomate, il est fait maréchal de France en 1622, avant d'être embastillé en 1631 après la révélation de son union secrète avec la princesse de Conti. C'est durant ses douze années d'enfermement qu'il rédige ses *Mémoires*.
- 5 L'objet de cette étude est de s'interroger sur la manière dont les mémorialistes ont pensé leur noblesse et leur relation au prince, au vu à la fois de leurs expériences et de leur propre tempérament. Pour ces hommes, pourquoi prendre la plume, quand leur valeur a déjà été prouvée par leur vie et par leurs actes ? Comment donc *s'écrire* et *se décrire* ? En quoi l'écriture noble tend-elle à refléter les rêves d'excellence et de gloire de ses représentants ? Et quelle est finalement la portée réelle de ces *Mémoires* ?

Écrire sur soi

- 6 Plus que le simple récit d'une vie, les *Mémoires* nobles sont des récits de soi, et se rattachent donc à une pratique d'écriture ancienne qui veut investir pleinement le sujet-écrivain dans la narration et saisir la singularité du vécu⁹. En maniant la plume plutôt que l'épée, les trois gentilshommes s'inscrivent dans une tradition littéraire dans laquelle ils ont été bercés et dont ils se sont imprégnés. Plus profondément encore, l'écriture sert deux impératifs : une entreprise de légitimation et une entreprise mémorielle.

- 7 La noblesse se reconnaît dans un certain nombre de valeurs véhiculées par la littérature qui lui est dédiée, puis exaltées par le pouvoir royal qui y puise lui-même ses racines¹⁰. D'aucuns qualifieraient cette réalité de truisme, pour autant elle mérite d'être regardée de plus près. En effet, toute une littérature s'est développée au Moyen-âge pour chanter ce qui sera bientôt récupéré par la noblesse européenne, les valeurs de la chevalerie : d'abord l'*épopée*, qui trouve son origine dans une tradition orale et mondaine¹¹ avant de se fixer et d'être retranscrite (chansons de geste, romans courtois ou de chevalerie) ; ensuite les *biographies héroïques*, qui apparaissent de façon à l'époque médiévale, alors même qu'on interdisait toute forme de conscience individuelle¹², comme de réprocher toute manifestation de gloire personnelle. Récits prolifiques et encore très appréciés à l'aube du XVI^e siècle et au-delà, ils témoignent sans conteste de la prégnance des idéaux chevaleresques dans les mentalités nobiliaires au début de l'époque moderne.
- 8 Ainsi, avant même de prendre la plume, les auteurs ont chacun à l'esprit la matrice du « parfait » gentilhomme, et cela se lit et se ressent très bien à la lecture de leurs *Mémoires*. Au lieu de penser cette pratique d'écriture comme un genre à part entière et autonome, il faudrait plutôt l'envisager pour le XVI^e siècle comme un genre original et transitoire, qui ne peut se confondre avec celui de leurs homologues du XVII^e siècle, qui finiront d'en fixer les canons définitifs. Élisabeth Gaucher dresse le même constat quand elle essaie de déterminer les contours de la biographie chevaleresque. Elle se heurte à l'impossibilité d'en donner une définition précise et de tracer les limites de ce genre fuyant, à la frontière de la chronique et du roman. Sa filiation avec le genre des *Mémoires* apparaît donc toute justifiée. Le mémorialiste semble alors entremêler dans son œuvre toute une tradition textuelle ancienne et abondante, pour écrire sa propre « geste » – on pense toute de suite aux multiples hauts faits que nos auteurs ne manquent jamais de rappeler –, tout en se faisant « historien de lui-même »¹³ et travaillant à son propre éloge.
- 9 Si la terminologie de « Mémoires » s'avère impropre aux œuvres choisies ici (puisque seul Bassompierre assume pleinement l'utilisation de la première personne du singulier), il paraît pertinent d'observer la continuation et l'imprégnation de la tradition médiévale qui remettent en question l'imperméabilité des époques et des genres littéraires. Rien de plus vrai au regard de l'architecture des *Mémoires*, puisque chacun suit une trame peu ou prou semblable, à l'instar des chansons de geste qui explorent des sujets, des thèmes, des motifs et des formules arrêtés. Les scènes de bataille, en plein cœur des mêlées, ou encore de description des forces en présence, sont les plus significatives ; on ne prendra qu'un exemple, celui de la bataille de Renty où s'affrontent les troupes françaises et impériales et où Gaspard de Saulx-Tavannes se distingue particulièrement, puisque, à l'issue du combat, il est décoré par le roi du cordon de l'ordre Saint-Michel. Mais avant d'entrer dans le détail de l'affrontement, son fils fait le décompte des troupes ennemies, motif que l'on retrouve multiplié à souhait dans tout le corpus :

Le pays étroit fait marcher quatre mille arquebusiers Italiens et Espagnols, quatre pièces de campagne pour gagner le pont, et deux milles Lansquenets couverts de deux milles reîtres, soutenus de douze cent chevaux légers. Le comte Wolfgang leur chef [...] se ventait de passer sur le ventre de toute la Gendarmerie française. M. de Guise par l'avis du sieur de Tavannes maréchal de camp, place et fait marcher quatre cent chevaux légers¹⁴.

- 10 Ainsi, le ménestrel comme le mémorialiste ont connaissance d'un canevas épique qui confère ce caractère stéréotypé et convenu, mais qui a permis l'existence et la pérennité des deux genres. Enfin, dernière caractéristique commune entre l'épopée et le genre des *Mémoires*, la volonté première des créateurs de fédérer une communauté d'auditeurs et de lecteurs autour d'un certain nombre de valeurs communes. On a donc affaire à une littérature militante, fédératrice, qui entend regrouper les individus et constituer une « identité » propre à un groupe, dans un mouvement exclusif. Voilà toute l'entreprise de l'écriture nobiliaire au XVI^e siècle, qui entend écrire et assurer la pérennité de sa définition autour de la vertu, de la gloire, et de la pureté du sang. « Il s'agit d'être homme »¹⁵ s'écrit le téméraire et pragmatique Henri-Maximilien en route pour l'Italie, prêt à dégainer l'épée, rêvant de gloire et d'éternité en inscrivant son nom près de ceux des héros : Marguerite Yourcenar ne pouvait mieux dépeindre l'esprit de cette élite combative et orgueilleuse, qui ne se réalise que dans l'action.
- 11 Quel est le moteur de l'écriture mémorialiste ? Nadine Kuperty-Tsur rappelle la valeur transgressive et justificative qui la caractérise et qui en oriente la trame narrative : étant majoritairement le fait de grands nobles qui côtoient les plus hautes sphères de l'État et/ou qui ont remporté la gloire sur un champ de bataille, les *Mémoires* constituent une sorte de réponse à leur progressive perte d'influence dans l'entourage du roi qui leur préfère désormais des hommes plus dociles et plus compétents¹⁶. L'écriture devient alors une arme de protestation pour des gentilshommes qui se sentent lésés. Retirés dans leur retraite, délivrés de la vie mondaine, des quolibets de la Cour et de l'ingratitude royale, écrire est l'occasion de peindre un portrait plus glorieux d'eux-mêmes, afin de gommer les calomnies subies et de laisser à la postérité une image lavée de toute éventuelle souillure.
- 12 Les *Mémoires* de Saulx-Tavannes, Caumont la Force et Bassompierre apparaissent donc comme des œuvres de *légitimation* et de *justification*, puisque les auteurs entendent garder jalousement leur intégrité et la maîtrise de leur définition. Les préliminaires, plus ou moins riches, qui ouvrent les récits, sont un bon indicateur de cette entreprise apologétique. Jean de Saulx-Tavannes est le plus incisif dans son Épître dédicatoire :
- Si la vérité était bien connue, les cavaliers semblables à M. de Tavannes mériteraient autant de lauriers que les Césars, pour souvent avoir été contraints de combattre en même temps les ennemis, les envieux, et les opinions de leurs maîtres, avec plus d'honneur que les empereurs, qui n'avaient qu'à se défendre de leurs adversaires, étaient obéis en un clin d'œil de leurs armées, amis et alliés. Les capitaines des rois sont mus, poussés et retenus des maîtres, des mignons, des femmes et des calomnieux : ils ne font un pas sans contrariété, sujets à rendre compte, en crainte de faire trop ou peu trop, c'est à eux souvent faillir que de bien faire. Si ces capitaines fussent été empereurs, ils eussent eu de mêmes, ou de plus grandes victoires qu'eux¹⁷.
- 13 À l'instar de ses homologues mémorialistes, Saulx-Tavannes s'offre grâce à l'écriture une tribune qui lui permet de raconter ses démêlés avec le pouvoir. C'est avant tout la *vérité* (une certaine vérité) que les auteurs veulent rétablir, et Caumont la Force ne s'en prive pas. S'il dénonce ses détracteurs, il reconnaît cependant d'éventuelles omissions de sa part :
- Monsieur, pour satisfaire à ce que vous avez désiré de moi, j'ai travaillé au soin de tirer la vérité des choses les plus considérables qui se sont passées en la vie du maréchal duc de la Force, que j'ai estimées dignes d'être sues [...]. Je ne doute pas que dans ce récit je ne puisse avoir omis beaucoup ; mais au moins n'y a-t-il rien qui

ne contienne vérité [...]. Votre ouvrage perdrait en sa beauté, si en l'histoire que vous entreprenez des plus illustres du royaume, il était terni de faussetés¹⁸.

- 14 Au contraire, les premières lignes du *Journal* de Bassompierre appellent à l'humilité, prenant occasion de l'écriture pour se livrer à un exercice de réminiscence :

Il m'eut servi d'une mémoire artificielle, non seulement des lieux où j'ai passé lors que j'ai été aux voyages, aux ambassades, ou à la guerre, mais aussi des personnes que j'y ai pratiquées, de mes actions privées et publiques, et des choses plus notables que j'y ai vues et ouïes, dont la connaissance me serait maintenant très utile, et le souvenir doux et agréable¹⁹.

- 15 Après avoir rappelé dans le détail son extraction, il se consacre à l'histoire de sa vie, tout en dispensant un dernier avertissement :

Maintenant je ferai un ample narré de ma vie, sans affection ni vanité²⁰.

- 16 Pour autant, dans la suite de ses *Mémoires*, le maréchal n'hésite pas à se décrire sous son meilleur jour, sur le champ de bataille comme à la cour de France. Ainsi, quelle que soit la stratégie adoptée, les mémorialistes se montrent comme les parfaits représentants des exigences nobiliaires, immaculés de tout fait déshonorant ou infâmant, toujours vertueux : aussi le gentilhomme doit-il « aimer toutes les vertus afin de se rendre toujours plus parfait et accompli » nous affirme Nicolas Faret²¹. Prouver sa noblesse permet aux auteurs d'être en conformité avec la définition de leur ordre : être issu d'une illustre descendance, développer par une certaine éducation des qualités « innées », vivre à la hauteur de son rang, s'illustrer à la guerre comme à la cour, défendre son honneur à tout instant, s'insérer dans un réseau d'amitiés et de sociabilités afin de démontrer l'ampleur de sa notoriété et la justesse de sa réputation. Tout cela travaille au rêve de perfection que promet une bonne naissance. Dès lors, quoi de mieux que l'écriture et ses finesses, pour dresser le portrait idéal du gentilhomme ? Au XVI^e siècle, lustre et démesure l'emportent dans les récits, tandis qu'au siècle suivant, mesure, modestie et retenue sont désormais louées²² et ces deux tendances s'observent dans le style des auteurs, se trouvant très perceptible chez Bassompierre, qui empruntent aux deux.

- 17 En s'inscrivant dans une tradition littéraire solide et en prenant prétexte de l'écriture pour dresser un véritable plaidoyer et réquisitoire, on ne peut omettre la dimension testimoniale que revêt le genre des *Mémoires*, et plus largement de l'écriture noble. N'est-ce pas l'entreprise de tout grand homme d'œuvrer pour que son nom demeure dans les souvenirs, triomphe de l'oubli et du temps ? De leur éclatante jeunesse, il ne reste désormais que les souvenirs que les auteurs font revivre sous leurs plumes, du moins d'en laisser une trace pérenne qui puisse survivre à leur inexorable fin. Saulx-Tavannes, Caumont la Force et Bassompierre se disent alors légitimes d'entrer au panthéon des hommes « illustres », leurs *Mémoires* en sont la meilleure preuve. De ce fait, ils semblent se trouver dans un entre-deux, difficile à tenir : bien, qu'assurés de leurs actions généreuses et honorables et de l'excellence de leur nom, ils ne peuvent s'empêcher de revenir sur le cours de leur existence en l'inscrivant sur le papier. C'est bien l'indice que leur qualité de noble n'est plus si inébranlable qu'auparavant, et que cet idéal de perfection vacille, nonobstant les efforts des auteurs à se raccrocher à un passé glorieux, à un âge d'or, dont ils seraient les détenteurs et les gardiens de leurs valeurs²³. L'écriture et l'effort de « mémoire » servent donc trois desseins : enregistrer les grandes actions pour éviter qu'elles ne tombent dans l'oubli, assurer la renommée de leurs auteurs qui est mise en péril²⁴, et laver leur honneur.

- 18 Dès lors, les Mémoires répondraient « à un besoin ou à une volonté de reconstruction dans la débâcle d'une carrière, d'une vie, d'une époque »²⁵ : si les circonstances de rédaction interdisent l'action du rédacteur – maladie, disgrâce, etc. –, l'écriture en est le substitut. Toute écriture est fiction rappelle Jeanne Demers²⁶ : par définition, elle repose sur une relative et préalable organisation du récit, menée par un sujet énonciateur identifié. Il ne suffit plus au rédacteur de « raconter » le passé, mais de l'ériger comme *preuve*, ou la narration devient le tremplin de la démonstration. Au-delà de narrer « pour prouver », les mémorialistes ont le souci de narrer « pour comprendre ». Dans les *Mémoires* de Commynes, le « je » est moins prédominant que dans les *Essais* de Montaigne. Néanmoins, son projet initial est celui de réorganiser la *res publica*, impliquant une réécriture de l'histoire, la rédaction de portraits de ses protagonistes, voire la mise en valeur ou l'omission volontaire d'événements. À l'instar des trois auteurs, le moteur premier de son écriture est la disgrâce de Louis XI qui le contraint à se défaire de la cour et de son prince. Cet éloignement lui confère la distance critique nécessaire pour décrire son temps.
- 19 Ainsi, l'écriture de soi ne peut se départir de cette « révolution autobiographique »²⁷ – bien qu'il faille se garder de voir dans les *Mémoires* du XVI^e siècle des prémisses de l'autobiographie qui se joue au début de la Renaissance et qui tend à s'affirmer tout au long des siècles suivants. Les études historiques et littéraires ont remarqué l'intrusion de l'individu dans le texte, en se l'appropriant et en se désignant tout à la fois acteur, voire narrateur – surtout pour la fin du XVI^e et le XVII^e siècle par la suite – du récit. On a donc affaire à une littérature propre à un groupe particulier, la noblesse, car répondant le mieux à ses valeurs premières : faire preuve de prestance, être tourné vers le passé, regarder froidement le passé et l'avenir. Ils sont les vaillants défenseurs de la gloire passée de leurs auteurs, mieux ils la redoublent en la rendant pérenne. La gloire comme l'écriture sont les garants de l'immortalité du nom et de l'âme de celui qui s'illustre avec bravoure, faisant part toutes deux du souci entêtant de « survie » de l'homme au-delà de la mort, œuvrant pour que l'Histoire conserve un souvenir impérissable de ses actes²⁸.

Dire la noblesse

- 20 Faisant œuvre de « mémoire », l'écriture mémorialiste ne peut se départir d'une reconstruction *a posteriori* du passé. Elle procure une occasion de se « mettre en scène », notamment au moment où les auteurs se distinguent, tant dans leur manière de paraître que dans la preuve de leurs valeurs. Les *Mémoires* nobles du XVI^e siècle ont longtemps souffert dans l'historiographie de leur style convenu, voire austère, qui a rebuté les analystes littéraires, au nom d'un pauvre contenu stylistique. Les trois mémorialistes se complaisent dans les formes caractéristiques de l'écriture apologétique, qu'ils récupèrent pour faire leur propre éloge. L'écriture noble s'insère alors dans une tendance littéraire tributaire d'une certaine monotonie : si les auteurs composent des variations nouvelles, c'est seulement à partir de motifs traditionnels, empruntés à la littérature médiévale, et qu'ils expriment par des formules stéréotypées (récits d'enfance, de succès, de disgrâces ou de chutes) et par une écriture consistant à « reprendre, à enchaîner, à combiner des formules et des clichés, bref à se conformer à certains canons devenus traditionnels, réguliers et inévitables »²⁹.

- 21 Dès lors, les procédés emphatiques sont peut-être les plus visibles et les plus propres à la condition, et par là, à l'écriture, nobiliaire. Les littératures antérieures n'y étaient pas étrangères, mais la Renaissance les développe et les perfectionne, pour devenir un motif récurrent dans les passages apologétiques des *Mémoires*. Ces procédés prennent plusieurs formes : les évaluations quantitatives parsèment les passages guerriers, servant tout à la fois la volonté d'expressivité des rédacteurs et leur souci de véracité. Caumont la Force offre un exemple convaincant lorsqu'il fait le compte des forces en présence au moment de la bataille d'Arques :

La situation de ce lieu-là était avantageuse pour l'armée du roi, qui n'était pas composée de plus de neuf mille hommes de pied, savoir : de trois mille Suisses et de six milles Français, et d'environ huit cents chevaux ; et celle des ennemis, d'environ trente mille hommes de pied et de huit mille chevaux³⁰.

- 22 On ne peut pas ne pas mentionner l'hyperbole, dont Jean de Saulx use et abuse. Il narre par exemple l'ardeur et la hardiesse de son père, quand ce dernier se jette à la poursuite des Impériaux qui tentent d'envahir la Provence :

Antoine de Lève qui avait investi Turin, le quitte, et assiège Foussan, pense avoir en trois jours ceux qui étaient dedans, les trouve plus plein de courages que leurs magasins de blés, dont la clef ne leur avait été donnée que le jour de la révolte du Marquis de Saluce. Ils remplissent d'armes et de sang la campagne d'abordée, désespérés de faute de vivres deux jours passés³¹.

- 23 La comparaison hyperbolique atteste du courage sans faille, leur férocité n'ayant d'égale que leur faim. Aussi faut-il mentionner l'usage des adverbes intensifs et des adjectifs mélioratifs (« mots claironnants ») qui parsèment les récits et leur donnent ce caractère panégyrique. Bassompierre, en une seule phrase, reprend tous les codes de l'écriture apologétique lorsqu'il décrit Henri IV, passant du superlatif à l'énumération des qualités princières :

J'ai trouvé en lui tant de bonté, de familiarité, et de témoignages de bonne volonté, que sa mémoire sera, le reste de mes jours, profondément gravée dans mon cœur³².

- 24 Les représentations du monde qu'on croit lire sont donc tributaires d'une histoire littéraire, d'un carcan de contraintes et d'imaginaires intériorisés par une époque³³. On aboutit à une écriture maniériste très signifiante, qui semble être le reflet de ses initiateurs, autrement dit des gentilshommes instruits, mais point hommes de plume, qui préfèrent l'efficacité à la virtualité des mots et qui ont le souci de briller, même sur le papier.

- 25 Outre les vertus guerrières, le critère de l'hérédité est régulièrement mis en scène dans les *Mémoires*, en tant qu'élément essentiel de la définition nobiliaire et qui prend réellement son importance à l'aube du xvi^e siècle. Platon, dans le cinquième livre de *La République*, faisait déjà de la pureté du sang le préalable de sa cité idéale, où les forts et vertueux s'uniraient entre eux et engendreraient des êtres semblables³⁴. Ainsi, à une inégalité de *race* répond en miroir une inégalité d'*ordre*³⁵, s'ajoutant à un déterminisme de toute éternité qui pèserait sur chaque individu et dont on ne pourrait se soustraire, du moins aisément. Cette inégalité humaine et naturelle suppose une hiérarchie entre les êtres et doit conduire, non pas à la dégénérescence, mais à l'harmonie sociale. La notion de « race » s'entend selon son acception la plus commune, celle de la « lignée » ou de « famille », puisqu'elle révèle très bien le sentiment noble d'appartenir à un lignage, lignage duquel le gentilhomme tire ses qualités et envers lequel il doit se montrer le digne détenteur. Les mémorialistes ne manquent jamais de rappeler l'excellence de leur extraction, véritable *topos* de l'écriture mémorialiste, soit par

quelques lignes (Saulx-Tavannes et Caumont la Force) soit de manière plus dense (Bassompierre) :

De Jean de Saulx Seigneur d'Orrain Grand Gruyer de Bourgogne, et de Marguerite de Tavannes, naquit au mois de mars l'an mille cinq cent neuf, Gaspard de Saulx Seigneur de Tavannes, de parents illustres, craignant Dieu, et de clair jugement³⁶.

Je commencerai par son extraction, sans m'y étendre beaucoup. Le père était de la maison de Caumont dont le nom est assez connu par les histoires, et la mère, de celle des Beauvoir, desquels la probité, piété et sainteté de vie étaient sans exemple ; il a bien suivi leurs traces, pouvant la France rendre ce témoignage de lui, que sa vie était irréprochable³⁷.

Il a été nécessaire de faire précéder à ce présent journal de ma vie tout ce qui a été narré ci-dessus pour donner une parfaite intelligence de mon extraction, des alliances de ma maison et des prédécesseurs que j'ai eu ; ensemble des biens qui sont venus de ligne droite ou collatérale en la maison de Betstein, et de ceux que nous prétendons légitimement appartenir³⁸.

- 26 Ce rappel fait valeur de *preuve* chez les auteurs, celle d'appartenir à une illustre et vertueuse Maison. Son poids est d'autant plus remarquable qu'il est mis en exergue dès l'ouverture des trois récits, suivant de près les quelques lignes préliminaires si elles existent. Ainsi, le lecteur peut mesurer et attester dès les premières pages la valeur du gentilhomme, selon que ses parents sont un modèle d'excellence, de bravoure, de renom et de piété, garantissant par là son prestige. Au-delà d'apparaître comme une transcription de l'émulation nobiliaire, qui inscrit l'individu dans une geste et une mémoire collective, l'évocation de la filiation répond également aux détracteurs de la noblesse : à partir des années 1560, la généalogie et, par extension, le critère du sang sert de marquage définitif et intangible entre noblesse et roture, devenant pour le second ordre le meilleur témoignage de sa supériorité. Enfin, les récits d'enfance terminent de poser le portrait des mémorialistes en affirmant la continuité des valeurs des ancêtres à leurs descendants³⁹ et en attestant des signes précoces de l'exception. Avant même de s'illustrer dans le monde, les enfants gentilshommes sont déjà en possession, par leur race, des meilleurs atouts.
- 27 Les mémorialistes utilisent les *Mémoires* comme scène de représentation de leur état : le champ de bataille d'abord, puisque le noble fait originellement « profession d'armes » et doit s'illustrer au combat pour acquérir la reconnaissance de ses pairs ; la cour ensuite, car elle s'affirme déjà au XVI^e siècle comme la vitrine de la noblesse française où se tissent des réseaux d'amitié et de fidélité, entre le prince et ses gentilshommes, mais aussi entre les courtisans eux-mêmes. On retrouve chez Saulx-Tavannes, Caumont la Force et Bassompierre, les exigences de bravoure, vaillance, force morale et physique qu'impose l'idéal chevaleresque. C'est sur le champ de bataille et par la réalisation d'exploits, qu'ils ont récolté l'honneur et la gloire, preuves de leur indéfectible noblesse. Loin de s'identifier à la grossière soldatesque, ils convoquent tout un faisceau de valeurs et d'aptitudes qui leur sont propres et qu'eux seuls sont en mesure d'incarner. Saulx-Tavannes et Caumont la Force notamment multiplient les preuves de leur ardeur au combat, énumérant leurs exploits ou l'ingéniosité qui leur permet de s'illustrer. Plus le péril est grand, plus le prix de la gloire est élevé. Caumont la Force prend soin de souligner l'intensité du combat :

Les seuls commandements qui restèrent furent ledit comte d'Auvergne et la Force, qui se trouva enfin si accablé de lassitude, que, s'appuyant sur l'arçon de sa selle, il dit souvent fois : Je n'ai plus force ni haleine. Néanmoins il y demeura jusqu'à la fin, maintint toujours le combat, et ne laissa pas de parachever le tout avec tant

d'honneur et de gloire, que le feu roi a dit plusieurs fois que la France lui devait beaucoup de cette journée⁴⁰.

- 28 De son côté, Saulx-Tavannes, fort de sa bonne conduite en Italie, est appelé avec ses compagnons auprès de M. d'Orléans, témoignage de leur mérite :

M. d'Orléans [...] obtient permission de son père de dresser son état des plus galants hommes de France : choisit les sieurs de Tavannes, Castelpers, Sampêtre et Corse, Castelnau, Jarnac et quelques autres qui avaient réputation dans les Provinces, connus par leur valeur⁴¹.

- 29 Ainsi, pour conserver une image intacte et immaculée, il est du devoir des gentilshommes de fuir couardise et toute forme d'ignominie, risquant d'entacher gravement leur honneur. Il est donc hors de question pour Bassompierre de se laisser amener par son cheval vers les ennemis en pleine fuite :

Il m'arriva un accident en ce combat, qui me pensa perdre. J'étais monté sur un cheval d'Espagne alezan, beau et bon, qui m'avait coûté milles écus de Geronimo Gondi ; mais il était un peu ardent. Il reçut dans le combat un coup de sagaie au-dessus de l'œil, qui le fit battre à la main, de sorte qu'il rompit sa gourmette. Je ne m'en aperçus point dans la première charge ; mais lors que les ennemis lâchèrent le pied, je m'aperçus qu'en peu de temps je n'étais pas seulement le premier des poursuivants, mais plus avant que je ne voulais dans les fuyards, de sorte que, voulant retenir l'ardeur de mon cheval, je vis qu'il m'était impossible de l'arrêter. Lors je le pris par une des rênes pour le faire tourner à gauche, ce qu'il fit⁴².

- 30 À la cour comme dans le reste de son existence, les gentilshommes sont placés sous les feux d'une constante et éblouissante lumière. Tout est question de prestance, de civilité cordiale et d'ostentation pour plaire à son prince et se faire une place dans le monde. À l'occasion du baptême du dauphin en 1606, Bassompierre gagne aux jeux le prix d'un habillement et débat sur sa confection ; celle-ci sera fastueuse ou ne sera pas :

Ces dames et moi résolûmes l'habillement, pour faire lequel il ne fallait pas moins de cinquante livres de perles. Je voulus qu'il fût de toile d'or violette, et des palmes qui s'entrelaceraient. Enfin, devant que de partir, moi, qui n'avais que sept cents écus en bourse, fis entreprendre un habillement qui me devait coûter quatorze mille écus⁴³.

- 31 Moins portés sur les parures et l'habillement, Saulx-Tavannes et Bassompierre se montrent en parfaits honnêtes hommes et bons serviteurs du roi. Caumont la Force se fait remarquer dans ses jeunes années par Henri de Navarre qui apprécie son bon naturel :

Et non seulement le roi, mais tous ses courtisans l'aimaient et l'estimaient, à cause de son humeur douce et obligeante ; mais outre cela, il était dans une estime particulière, à cause de la capacité de bonne conduite qui se rencontrait en lui⁴⁴.

- 32 Les méfaits et dépravations de la Cour accentuent pour leur part leur hauteur morale, loin des vices et perversions de la mondanité. Saulx-Tavannes accuse avec verve la corruption qui règne à la Cour des Valois, qu'il impute aux favoris arrivistes et aux femmes sans vertu :

Valeur, conduite, sagesse, sont postposées aux bonnes grâces, beautés et langages fardés ; ainsi que si les armes étaient des habits voluptueux, et que les champs armés fussent des salles de bal. Elles tiennent les rois par les pièces qu'ils estiment le plus et leur font oublier les capitaines assiégés en Italie, aiment mieux milles écus en leur bourse, qu'une province à leurs Majestés. C'est d'elles d'où viennent ces changements si divers et soudain en la vie du roi François, à cette heure en réputation, et aussitôt sans honneur⁴⁵.

- 33 Valeurs et richesse œuvrent à l'entreprise de distinction de la noblesse du reste de la communauté humaine. Chaque mémorialiste observe le comportement que son rang et la société attendent de lui. Le gentilhomme représente le personnage qu'il est censé incarner, supportant le poids du regard d'autrui, à même de juger toutes ses actions⁴⁶. Cela correspond à l'idée que la noblesse s'accomplit complètement dans les actes.

La portée des *Mémoires*

- 34 Les mémorialistes offrent un panorama sur leur temps et proposent de délivrer de manière implicite un enseignement. Ils semblent œuvrer pour la postérité, en s'érigeant comme modèles. Cette dimension didactique leur confère une valeur heuristique. Ainsi Commynes adresse des Mémoires à « [...] quelcun qui auroit à faire semblable cas », aux « prince et gens de cour »⁴⁷, offrant sa plume à une élite identifiée, pour l'avenir comme pour le présent, faisant de son expérience un enseignement pour des générations de lecteurs. L'écriture mémorialiste noble est bien une entreprise de transmission, qui demande de faire acte d'autorité : les rédacteurs entendent assurer l'authenticité des faits racontés, rappellent sans ambages leur rôle auprès des Grands, et se permettent de truffer le récit de digressions moralisatrices plus ou moins assumées. Si les Mémoires des ^{xv}^e et début ^{xvi}^e siècles sont destinés en premier lieu aux « fabricants de renommée », autrement dit à des personnages notoires pouvant assurer la dignité d'un individu et de sa Maison, ceux des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles affichent plus volontiers un message éducatif adressé aux descendants, moins comme rappel de la geste familiale, mais pour identifier une ligne de conduite à tenir. Non seulement les gentilshommes souhaitent laisser d'eux-mêmes une image positive d'eux-mêmes, mais ils se considèrent comme plus propres que les historiographes royaux à écrire l'histoire du royaume, puisque ce sont eux qui en ont été les acteurs et les premiers témoins⁴⁸.
- 35 Trois objectifs parachèvent donc cet effort de « mémoire » : enregistrer les grandes actions pour éviter qu'elles ne tombent dans l'oubli et assurer la renommée des auteurs⁴⁹ ; forger un système de représentations et de croyances pour assurer d'une part, l'unité du groupe, et d'autre part, servir une mémoire collective⁵⁰. Les écrits nobles semblent connaître un véritable succès éditorial au tournant des années 1660 : libraires hollandais et français éditent ou rééditent toute une série de *Mémoires* qui remportent un franc succès auprès du lectorat européen. Jusque-là, ils restent circonscrits dans un cercle restreint de lecteurs, et certains devront attendre le ^{xix}^e siècle pour être véritablement redécouverts – c'est par exemple le cas de Caumont la Force, dont les écrits sont publiés par le marquis de la Grange. Volonté didactique certes ; mais, il demeure que leur véritable portée semble difficile à évaluer, car l'acte d'écrire n'est autre que celui de faire marque. Ainsi, du livre de commande, les *Mémoires* de Commynes deviennent un livre personnel : conscient que le réel est travesti par l'écriture, qu'il est impossible d'en exécuter une copie exacte, et que l'acte même d'écrire impose des choix parmi les possibles, le texte devient un espace privilégié pour faire entendre sa voix. Les *Mémoires* apparaissent donc tout autant comme un exutoire que comme un testament : l'écriture mémorialiste n'est autre qu'une écriture « pour soi » et pour autrui, vouée à une entreprise mémorielle et de légitimation. En se faisant leur propre portraitiste, Saulx-Tavannes, Caumont la Force et Bassompierre dépeignent un faisceau de valeurs et de comportements aristocratiques. Dès lors, leurs *Mémoires* apparaissent comme une excellente source pour comprendre la valeur et les mentalités

nobles. Au-delà du bilan de leurs vies glorieuses et mouvementées, les auteurs tentent de donner leur définition de la noblesse, dont ils seraient les meilleurs modèles. Les *Mémoires* sont bien le creuset d'un imaginaire nobiliaire solidement ancré.

NOTES

1. Il importe de se référer aux phénomènes de mobilité sociale, éminemment débattue, et de hiérarchies dans les sociétés modernes, qui ont passionné les sociologues et les historiens durant les dernières décennies et qui ont donné lieu à un certain nombre de travaux, notamment pour la période des Lumières, de la révolution américaine et de la révolution française. Pour la question des élites, voir Frédérique Leferme-Falguières et Vanessa Van Renterghem, « Le concept d'élite. Approches historiographiques et méthodologiques », *Hypothèses*, vol. 4, n° 1, 2001, p. 65.
2. Ellery Schalk, *L'épée et le sang. Une histoire du concept de noblesse (vers 1500-vers 1600)*, Paris, Seyssel, 1996, p. 15 et p. 31.
3. Arlette Jouanna, *L'idée de race en France au XVI^e et début du XVII^e siècle, 1498-1614*, thèse d'État, Université de Lille, 1975, 3 vol.
4. *Ibid.*, p. 215.
5. Jean-Marie Constant, *La noblesse française au XVI^e et XVII^e siècle*, Paris, Hachette, 1985, p. 239.
6. Nicolas Le Roux, *Le crépuscule de la chevalerie. Noblesse et guerre au siècle de la Renaissance*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2015.
7. Nadine Kuperty-Tsur, *Se dire à la Renaissance. Les Mémoires au XVI^e siècle*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1997, p. 9.
8. Marc Fumaroli, « Mémoires et Histoire : le dilemme de l'historiographie humaniste au XVI^e siècle », Jacques Hennequin et Noémie Hepp (dir.), *Les valeurs chez les Mémorialistes français du XVII^e siècle avant la Fronde*, Paris, Klincksieck, 1979, p. 35.
9. Isabelle Galichon, « Récit de soi », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], n° 117, 2014, mis en ligne le 1^{er} juin 2015 (<http://temoigner.revues.org/1212> ; DOI : 10.4000/temoigner.1212).
10. Laurent Bourquin, *La noblesse dans la France moderne (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Belin, 2002, p. 11.
11. Jean Rychner, *La chanson de geste. Essai sur l'art épique des jongleurs*, Genève, Droz, 1955.
12. Élisabeth Gaucher, *La biographie chevaleresque. Typologie d'un genre (XIII^e-XV^e siècle)*, Paris, Honoré Champion, 1994.
13. Bernard Beugnot, « Livre de raison, livre de retraite : interférences des points de vue chez les mémorialistes », dans Jacques Hennequin et Noémie Hepp (dir.), *Les valeurs chez les Mémorialistes français du XVII^e siècle avant la Fronde*, Paris, Klincksieck, 1979, p. 47.
14. Jean de Saulx, *Mémoires de tres-noble et tres-illustre Gaspard de Saulx, seigneur de Tavannes*, vol. 1, Paris, Foucault, 1822, p. 140-141.
15. Marguerite Yourcenar, *L'Œuvre au Noir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 17.
16. Nadine Kuperty-Tsur, *Se dire à la Renaissance...*, op. cit., p. 9.
17. Jean de Saulx, *Mémoires...*, op. cit., non paginé.
18. Jacques Nompars de Caumont la Force, *Mémoires authentiques de Jacques Nompars de Caumont, duc de la Force, maréchal de France, et de ses deux fils les marquis de Montpouillan et de Castelnaut*, vol. 1, Paris, Charpentier, 1843, p. 3-4.
19. François de Bassompierre, *Journal de ma vie : mémoires du maréchal de Bassompierre*, vol. 1, Paris, Renouard, 1870, p. 1.

20. *Ibid.*, p. 38.
21. Nicolas Faret, *L'Honeste homme, homme, ou l'art de plaire à la cour*, Paris, 1636, p. 72 dans Normand Doiron, « Le parfait gentilhomme. L'idéal du moi au début du XVII^e siècle », *Dix-septième siècle*, vol. 277, n° 4, 2017, p. 625.
22. Normand Doiron, « Le parfait gentilhomme... », art. cit., p. 629.
23. Bernard Beugnot, « Livre de raison, livre de retraite : interférences des points de vue chez les mémorialistes », dans Jacques Hennequin et Noémie Hepp (dir.), *Les valeurs chez les mémorialistes français...*, op. cit., p. 55.
24. Philippe Ariès, « Pourquoi écrit-on des Mémoires ? », dans J. Hennequin et N. Hepp (dir.), *Les valeurs chez les mémorialistes français...*, op. cit., p. 14.
25. Bernard Beugnot, « Livre de raison, livre de retraite : interférences des points de vue chez les mémorialistes », dans J. Hennequin, N. Hepp (dir.), *Les valeurs chez les mémorialistes français...*, op. cit., p. 51 ; Jeanne Demers, « À l'origine d'une forme : les mémoires de Commynes », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 40, 1988, p. 17.
26. Jeanne Demers, « À l'origine d'une forme... », art. cit., p. 8.
27. James S. Amelang, « L'autobiographie populaire en Europe à l'époque moderne : bien des questions et peu de réponses », dans Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu (dir.), *Au plus près des secrets du cœur ? Nouvelles lectures historiographiques des écrits du for privé en Europe du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Presses de l'Université Paris Sorbonne, 2005, p. 29.
28. Georges Tronquart, « Montaigne et la gloire », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 2, 1960, p. 267.
29. Alexandre Lorian, *Tendances stylistiques dans la prose narrative française du XVI^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1973, p. 279.
30. Caumont la Force, *Memoires...*, op. cit., p. 77-78.
31. Jean de Saulx, *Memoires...*, op. cit., p. 34-35.
32. Bassompierre, *Journal de ma vie...*, op. cit., p. 69.
33. Christian Jouhaud, Dinah Ribard et Nicolass Schapira, *Histoire, Littérature, Témoignage : écrire les malheurs du temps*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 2009, p. 12.
34. Platon, *Œuvres complètes. La République*, livre V, Paris, Librairie Garnier frères, 1950, p. 161.
35. Arlette Jouanna, *L'idée de race en France...*, op. cit.
36. Jean de Saulx, *Memoires...*, op. cit., p. 1.
37. Caumont la Force, *Memoires...*, op. cit., p. 5.
38. Bassompierre, *Journal de ma vie...*, op. cit., p. 38.
39. Francine Dugast Porte, « Le récit d'enfance et ses modèles : esquisse d'un bilan », dans Anne Chevalier et Carole Dornier (dir.), *Les récits d'enfance et ses modèles*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2003.
40. Caumont la Force, *Memoires...*, op. cit., p. 83-84.
41. Jean de Saulx, *Memoires...*, op. cit., p. 40.
42. Bassompierre, *Journal de ma vie...*, op. cit., p. 116.
43. Bassompierre, *Journal de ma vie...*, op. cit., p. 189.
44. Caumont la Force, *Memoires...*, op. cit., p. 42.
45. Jean de Saulx, *Memoires...*, op. cit., p. 10.
46. Arlette Jouanna, *L'idée de race en France...*, op. cit., p. 92.
47. Philippe de Commynes, *Mémoires*, Paris, Éd. Calmette, 1925, 2 vol., p. 60 et 250 (cité dans J. Demers, « À l'origine d'une forme : les mémoires de Commynes », art. cit., p. 18).
48. Philippe Ariès, « Pourquoi écrit-on des Mémoires ? », art. cit., p. 15.
49. *Ibid.*
50. Anne Brogini, *Une noblesse en Méditerranée. Le couvent des Hospitaliers dans la première modernité*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2017, p. 124.

RÉSUMÉS

L'écriture de soi connaît un essor important chez les nobles français du XVI^e siècle. Les Mémoires sont autant un récit de soi qu'un récit collectif. Plus qu'une simple description des vertus nobiliaires individuelles (sang, valeurs et mérites de ceux qui écrivent et se mettent en scène), ils contribuent chez les lecteurs à l'édification et à la perpétuation d'une identité collective sociale et culturelle, propre au second ordre. Trois mémorialistes se rejoignent dans ce travail d'écriture de soi.

Self-writing became a very important activity for the French nobles of the 16th century. Memoirs were both an individual narrative and a collective narrative. More than a simple description of individual nobility virtues (blood, values and merits of those who wrote and described themselves), Memoirs contributed to the readers' edification and to the transmission of the nobility's collective social and cultural identity. The paper examines the work of three memorialists.

INDEX

Mots-clés : Mémorialistes, France, écriture, vertus chevaleresques

Keywords : Memoir writers, France, literature, chivalrous virtues

AUTEUR

COLINE BERKESSE

Coline Berkese est titulaire d'une double licence en histoire et en lettres modernes (2017), ainsi que d'un master 1 en histoire moderne (2018) obtenu à Université Côte d'Azur (UCA), au sein du master HMMC (*Histoire de la Méditerranée Moderne et Contemporaine*). Son mémoire de recherche étudiait tout particulièrement la noblesse d'épée de la première modernité et sa mise en scène littéraire dans la France des guerres de religion.